

La lumière, une caméra et 'moi'

Faisant partie du groupe de recherche *O/c*, me voici donc avec une caméra numérique – c'est à mon tour d'essayer l'impossible : filmer la lumière en tant que telle, non pas sous la forme d'objets éclairés, mais comme un phénomène pour soi. En fait, l'événement de ma rencontre avec ce qu'est la lumière. Moi, partie intégrante de ce monde éclairé, comment puis-je voir et me rendre compte de cette lumière omniprésente, comment puis-je rendre compte de cette rencontre à travers l'outil d'une caméra numérique, comment puis-je « représenter » à travers cette image encadrée et sonorisée de quelle façon la lumière se présente à moi ?

Me voilà donc partie avec la caméra, tout au sud de l'Allemagne, dans un environnement dépayant, dans lequel la lumière se donnera à voir selon le cadre particulier : le lac, le ciel, les montagnes, - l'eau et l'air sont primordiaux, car l'eau laisse apparaître la lumière, et le vent joue avec.

J'ai la tête déjà pleine d'idées, car depuis que nous avons abordé la problématique/ la tâche/ la recherche, mon regard découvre la lumière sous divers aspects et ne la regarde plus tout à fait de la même façon.

La caméra en main

Pour la première fois j'ai un tel outil entre les mains, ce qui ne me déplaît pas, car je suis curieuse et je me demande ce que je vais pouvoir lui faire dire, montrer, mais aussi ce qu'elle va pouvoir me dire, montrer.

J'ai envie de la prendre d'une manière « brute », c'est-à-dire, en automatique et sans effets spéciaux, justement pour découvrir comment elle réagit à la recherche d'une prise de la lumière, de près, de loin, stable ou en mouvement. De quelle façon 'regarde'-t-elle le monde ?; comment rend-elle compte de la lumière ?

Au début, je regarde à travers le viseur, peut-être par habitude et parce que la luminosité environnante semble éblouir l'écran. Mais assez vite j'utilise ce petit écran dépliant, pour 'surveiller' ce que je filme, ou, mieux dit, pour découvrir moi-même quelles images je suis en train d'enregistrer, c'est-à-dire de créer, de fixer à travers l'outil de la caméra.

Cet écran me permet de ne pas voir ce que je suis en train de filmer (d'une certaine façon l'objet qui est en face et sur lequel je pointe l'objectif) mais de voir

ce qui apparaît sur l'écran (l'objet capté et encadré, qui acquiert une nouvelle dimension propre à sa vie dans l'image).

Ainsi je regarde la lumière que j'arrive à capter avec la caméra sur le petit écran, et cette lumière, - qui y vit plus ou moins longuement, qui ne fait que passer ou s'installe, qui clignote, brille ou danse, qui laisse apparaître certaines choses ou en cache d'autres, qui évoque ou fait penser à, qui devrait tout simplement être lumière, mais qui est toujours « autre chose », par laquelle elle se donne à voir et 'existe' – et cette lumière me capte à son tour, capte mon regard.

La lumière en images

Comment faire abstraction de cette « autre chose » pour pouvoir dire et montrer « lumière » et non « la chose » ?

J'ai suivi différentes pistes, différentes idées :

- J'encadre la surface qui reflète la lumière (l'eau du lac, les nuages du ciel) de façon à ne pas voir ce qui l'entoure, afin de ne pas faire appel à une localisation et une dénomination de cette surface (l'eau, le ciel). Tel que sur une toile blanche (ou plutôt noire), qui n'est que bidimensionnelle, la lumière « dessine » et « crée » des couleurs, des nuances, des reliefs sur la surface de l'écran – et moi, je regarde cette « peinture » sur mon petit écran. Mais c'est une peinture vivante, car y existent l'espace et le temps, c'est-à-dire le mouvement. Le mouvement de l'eau, bercé par le vent ; un tapis étincelant et doré tissé par la lumière et les vaguelettes. Le mouvement des nuages, poussés par le vent ; un lit cotonneux, bleuâtre ou brûlant, rougeâtre. Le mouvement de la caméra, c'est-à-dire de mon corps, que ce soit en marchant ou en me tournant – mouvement qui permet de créer des variations, un changement de la surface (de l'image). Changement qui souhaite faire voir la lumière à travers ses variations (de couleur, d'intensité, d'éclairage). Ainsi la caméra passe sur l'eau, sur le ciel, sur les montagnes, où des surfaces éclairées sont témoins d'une lumière qui joue avec ces surfaces et les rend visibles (ou pas). Ou alors les surfaces jouent avec la lumière et la rendent visible.

- Au cours d'une balade en voiture, la vitesse de la voiture et la pluie devant la vitre laissent apparaître la lumière d'une autre façon. Les lumières des voitures, les lumières des maisons, les lumières des éclairages la nuit défilent devant l'écran de ma vitre de voiture. (Ceci me rappelle une enfant, qui aime

beaucoup rouler en voiture, qui déclarait en regardant à travers la vitre, que c'était comme une télé.) En réduisant le cadre de l'image à celui de ma caméra, j'élimine les références de l'entourage et j'essaie de me concentrer sur le passage des lumières sur mon écran. Puisque je ne contrôle ni mon propre mouvement, ni la présence des lumières, je découvre leurs apparitions et disparitions sur l'écran (tout en essayant de 'prévoir' ce que je vais pouvoir 'voir' sur l'écran, en 'surveillant' ce qui m'entoure).

- Une nuit, prise dans un vent fort en passant le lac avec un bac, j'essaie de 'capoter' la lumière qui éclabousse, qui virevolte, qui fuit, qui danse autour de moi. Les vagues brisent le peu de lumière et le blanc émoussé révèle les mouvements profonds du noir du lac. Le vent balaie l'eau de la pluie, des vagues, et la laisse courir le long des vitres, le long du sol – la lumière qui s'y reflète est balayée à son tour, comme si un grand balayage du sol laissait apparaître ici et là des éclats d'or. Les débris de lumières surgissent et disparaissent – peut-être qu'ils continuent leur course en dehors de l'écran... Au loin, dans le noir de l'eau et du ciel, brillent les lumières de la rive – en fait, seuls points stables dans ce monde en mouvement, mais une fois captées sur l'écran, c'est elles qui se mettent à danser sur la surface noire – danse que je ne contrôle pas, danse à laquelle l'eau en mouvement sous mes pieds oblige les lumières sur l'écran. Elles défilent, sautent à droite, à gauche, en bas, en haut – et une fois fixées sur l'écran, qui peut me dire qui mène la danse – les lumières, l'eau, le vent, la caméra ? Moi, je suis là en essayant de filmer tout en protégeant la caméra, en regardant l'écran pour y découvrir cette danse qui tourne autour de moi. (En étant captivée à mon tour par le spectacle qui se donne sur l'écran, je pourrais presque être amenée à oublier la violence de ce qui m'entoure, les dangers plus ou moins grands : vêtements totalement trempés, endommagement de la caméra, chute par-dessus bord, etc.,!!!)

- C'est le moment de Noël, donc des bougies brillent dans le noir, sur le sapin, et leur lumière se reflète dans la maison, sur les vitres, les boules en cristal... . Et me voilà partie pour explorer ces sources de lumière et leur jeu de reflets. Dans le noir (qui n'est plus si noir que ça sur l'écran, car illuminé par les bougies) je cherche la lumière, dans le feu des bougies, comme dans les éclats aux alentours. Sur la rondeur de la boule, la lumière crée une constellation de point lumineux, qui, sur l'écran, rappelle les constellations d'étoiles dans le ciel d'une nuit bien dégagée. La flamme de la bougie part à la verticale sur l'écran, mais en fait elle jette des étincelles de feu tout autour d'elle et moi, je suis à leur recherche, caméra en main, avec seul guide de piste ce petit écran (et mes yeux, qui de temps en temps dépassent son cadre pour éviter qu'une étincelle enflamme la caméra.)

- De retour à Paris, je fais un peu le bilan de mes diverses rencontres avec la lumière, et je constate que jusqu'à présent ma relation avec la caméra face à la lumière consistait surtout à laisser couler l'écran sur la surface du ciel ou de l'eau, à laisser passer les lumières ou à aller à leur recherche, ou à me laisser

bouger par les éléments extérieurs - c'est-à-dire que les mouvements de l'écran proviennent d'un mouvement involontaire de mon corps. Mon corps et la caméra subissent les mêmes forces extérieures, et ce qu'imprime l'écran à sa surface (la danse des lumières sur la rive) est création du vent et des vagues qui ballottent la caméra dans ma main. C'est une danse des lumières « obligée » sur l'écran.

- Je pense à décaler cette relation et je me mets à la recherche, caméra en main, regard sur l'écran, d'une lumière qui serait animée par moi-même ; animée soit en bougeant la caméra volontairement, provoquant une danse de points lumineux sur une musique indienne, (vision 'poétique, magique' des néons de la banlieue parisienne illuminée), soit en menant moi-même, avec la main libre, une source de lumière. En résulte une partie de colin-maillard entre mes deux mains, c'est-à-dire entre le faisceau lumineux qui se ballade dans la pièce, entre les objets et les surfaces qui apparaissent par moments, et l'écran qui essaie de suivre ce qui se passe, de capter ce que la lumière fait vivre dans le noir de l'écran. J'observe, tout en provoquant ce que je cherche. Et en face du miroir, je m'observe moi-même : surgit la source de lumière qui fait ballader le faisceau lumineux dans l'espace noir, et de temps en temps nos regards se croisent.

- Reste à filmer une de mes premières idées – le feu, la lumière des flammes et de la braise. Le zoom de la caméra me permet de m'approcher du feu, d'y entrer bien plus que mes propres yeux le peuvent. Et j'essaie de capter le jeu des flammes, captivée moi-même par leur danse toujours nouvelle, innovante, surprenante – leur lumière échappe à toute tentative de construction, de mouvement logique, de prévision directive. Le feu suit sa propre vie et je ne peux que capter les étincelles s'enflammant ici et là, se consumant doucement, s'éteignant brusquement. Je me laisse capter par le jeu de la lumière qui perce le noir de l'écran, donnant en spectacle toute une gamme d'intensités, de formes, de couleurs, de mouvements de lumière.

Puis, d'autres moments de rencontres lumineuses, mais je m'arrête là, à ce petit aperçu 'sur le vif' de mon aventure. Cependant, avant de conclure, je souhaite évoquer encore quelques réflexions.

Une vision floue

Dans ma recherche de voir la lumière se livrer à l'écran de la caméra, j'ai volontairement utilisé, à certains moments, une qualité floue de l'image. Je pense qu'une vision floue des choses, du monde permet, par moments, d'en faire abstraction plus facilement. Les contours n'apparaissent pas clairement, donc l'espace entre les choses s'estompe, et on voit plutôt une surface épaisse de points lumineux, de différentes couleurs, tailles et intensités, qui vivent et bougent devant nos yeux. Une expérience que je ressens à peu près ainsi quotidiennement, avant que je mette mes lentilles de contact qui me permettent de distinguer « clairement » le monde des choses qui m'entoure. Peut-être que le

monde de la lumière, je le distingue au moins aussi bien sans lentilles, en tous cas il se présente à moi d'une autre façon quand je regarde le monde en flou, flou qui n'enlève rien à sa présence, à notre rencontre.

La présence du son

En ce qui concerne le son, je n'en ai pas encore parlé, mais ce n'est pas pour autant qu'il a été absent pendant le filmage. Au contraire, je me rends compte que sa présence était même assez importante par moments. Par exemple, lorsqu'il fallait que je décide de la durée d'un plan, les bruits environnants pouvaient me guider. Puisque rien dans ce que je pouvais voir n'induisait un 'stop' à un moment précis, c'était le passage d'un certain bruit (de pas, d'un train, des mouettes) qui m'incitait à 'stopper' l'image.

Le bruit peut aussi donner des indices sur la situation, qui ne sont pas directement 'visibles'. Le bruit du vent, qui souffle dans le micro et sature le son, traduit, pour moi, la violence de la tempête, qui provoque la danse des lumières, sans pour autant se montrer directement dans l'image.

Lorsque j'ai bougé (la caméra) sur la musique indienne, j'ai voulu donner un rythme aux lumières qui venait non pas de la lumière elle-même, mais de l'extérieur. Un mouvement de caméra guidé par la musique et provoquant une danse des lumières sur l'écran, bien qu'en réalité elles furent stables. La lumière sur l'écran acquiert une vie à part, spécifique à sa présence sur l'écran – elle n'est ainsi ni par elle-même, ni dans mon regard, mais une vie créée par la rencontre entre les lumières, la caméra, la musique et moi.

Il y a aussi les bruits, dont je me suis à peine rendue compte, comme le bruit d'une allumette qui s'allume, lorsque je filme le reflet lumineux sur un cadre en verre ; reflet qui prend des allures de flamme – coïncidence ! Ou alors les voix des gens qui m'entourent et qui par moments me parlent, révélant ma présence 'derrière' la caméra. Pareil pour les bruits de mes pas sur le plancher, suivant le faisceau lumineux. Mon corps suit avec la caméra en main le point de lumière que mon autre main projette dans l'espace. Ma présence est alors 'présente' à plusieurs niveaux, dans l'image et dans le son. Et puis le bruit que la caméra fait elle-même, celui de la cassette qui tourne – quand le monde filmé n'est pas assez bruyant, le 'filmage' se charge lui-même de la bande son.

Voilà

Voilà mes idées sur mon aventure de quête de la lumière, caméra en main. Cette aventure m'a amenée à chercher la lumière dans le monde avec un autre regard, car, sachant que j'allais devoir filmer, mon regard voyait la lumière différemment. Je m'imaginai des zooms, des mouvements, des flous, des écoulements de temps et d'espace, et ainsi la lumière s'est révélée à moi différemment, notre rencontre s'est manifestée sous un autre jour.